



HAL
open science

”Joseph et Putiphar”, une esquisse peinte attribuée à Louis-Jean-François Lagrenée dit l’aîné

Marion Schaack-Millet

► To cite this version:

Marion Schaack-Millet. ”Joseph et Putiphar”, une esquisse peinte attribuée à Louis-Jean-François Lagrenée dit l’aîné. 2018. <hal-03354463>

HAL Id: hal-03354463

<https://hal.science/hal-03354463v1>

Preprint submitted on 30 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Joseph et Putiphar, une esquisse peinte attribuée à Louis-Jean- François Lagrenée dit l'aîné

Entrée dans les collections du musée Lambinet, à Versailles, grâce au don de Madame Thiry née Delahaye, le 27 mai 1898, une esquisse peinte de petit format (35cm x 45cm) attribuée à Louis Lagrenée l'aîné (1725-1805) et intitulée *Joseph et Putiphara* fait l'objet d'une récente restauration qui permet de revenir sur l'intérêt de l'œuvre.

Elève de Carle Van Loo, prix de Rome en 1749, et reçu à l'académie en 1755, Louis Lagrenée mena une carrière de peintre officiel¹ au service des bâtiments du Roi, qui cherchaient à cette période à donner un nouveau souffle au grand genre de la peinture d'histoire. Professeur à l'académie des Beaux-arts de Saint - Pétersbourg de 1760 à 1762, puis directeur de



l'académie de France à Rome de 1781 à 1785, recteur à l'académie, il illustra la persistance de la peinture de cabinet, d'où il tira sa réputation « d'Albane français » mais incarna aussi l'intérêt nouveau pour l'histoire ancienne dans une manière peu à peu renouvelée, malgré les critiques acerbes de Diderot à son encontre.

Fort éloignée, dans la facture, des grandes toiles conservées dans les collections nationales, l'esquisse du musée Lambinet permet de côtoyer l'artiste en action, de revenir sur le rôle du travail préparatoire, et notamment sur son statut au XVIIIe siècle, mais aussi sur sa place dans la carrière de Lagrenée lui-même.

L'esquisse d'un tableau perdu ?

Déjà attribuée à Louis Lagrenée lors du don de Madame Thiry, l'œuvre reflète l'intérêt grandissant des amateurs pour l'esquisse tout au long du XIXe siècle, mais aussi pour un XVIIIème siècle promu par les frères Goncourt. Rien dans le procès-verbal qui accompagne la procédure de don au profit de la municipalité de Versailles ne rappelle l'historique de l'œuvre, malheureusement. Seule une minute de notaire sur papier chiffon, soigneusement collée au revers de l'œuvre, pourrait apporter des renseignements éventuels. Peu probant, puisqu'il s'agit de la transaction « d'une portion de terrain inculte contenant un arpent et demi » entre le comte d'Angiviller et un certain Marquet, entrepreneur des bâtiments, à La Pierrefite, seigneurie de Rambouillet, datée du 23 août 1784, le document reste énigmatique. Si le comte d'Angiviller a bien été gouverneur du domaine de Rambouillet, et s'il a acheté quelques œuvres à Lagrenée pour sa collection personnelle,² l'existence de l'acte au revers du tableau ne permet pas de conclure qu'il fit partie de la collection d'Angiviller.

¹ Voir à ce sujet les travaux de Marc Sandoz, et notamment *Les Lagrenée, I. Louis (Jean, François) Lagrenée, 1725-1805*, Editart les quatre chemins, Paris 1983.

² Le livre de raison de Louis Lagrenée mentionne plusieurs fois le comte et la comtesse d'Angiviller. (Bibliothèque de l'I.N.H.A., Paris Ms.50)

S'agit-il d'une esquisse pour l'oeuvre qui figure sous le numéro 158 dans le livre de raison de l'artiste³ et qui rejoignit les collections de Monsieur de Sainte-Foy, trésorier de la marine? Diderot a bien vu ce *Chaste Joseph*, le « petit tableau »⁴ qui faisait pendant à la *chaste Suzanne* lors du Salon de 1767⁵, et qui permettra au philosophe de s'écrier « mon ami, tu es plein de grâce, tu peins, tu dessines à merveille, mais tu n'as ni imagination ni esprit ; tu sais étudier la nature mais tu ignores le cœur humain »⁶. Le tableau, conservé aujourd'hui au Los Angeles county museum of art, et qui correspond parfaitement à la description de Diderot (« on voit à gauche la femme adultère, toute nue, assise sur le bord de sa couche (...) la femme le retient par le haut de son vêtement ... ») est cependant diamétralement opposé à notre esquisse. Celle-ci ignore en effet la scène de séduction, toute érotique, du tableau de Los Angeles, pour au contraire aborder celle de la dénonciation, plus moralisante, passant du tableau de cabinet au grand tableau d'histoire. La composition, plus proche de celles adoptées par Lagrenée dans les années 1780, alors que le peintre travaille à Rome, conduit à supposer un travail ultérieur. S'agirait-il dès lors d'une esquisse pour le *Joseph et la femme de Putiphar* mentionné sous le numéro 350 du livre de raison, encore une fois aux côtés d'une *Chaste Suzanne*⁷ réalisés « après le retour de Rome en 1785 » comme le précise le recueil, et restés semble-t-il invendus ? Il est intéressant de préciser d'ailleurs qu'une esquisse pour *Joseph et Putiphar* est mentionnée dans l'inventaire après décès de Mme Lagrenée⁸, qui conservait le fonds d'atelier de son mari, esquisse dont les dimensions sont identiques à celles du musée Lambinet. Rien cependant ne nous permet de dire s'il s'agit là d'une esquisse pour le tableau de 1767, ou pour celui des années 1785. Dans son dictionnaire, Bénézit⁹ évoque enfin un *Joseph et Putiphar* au Musée de Brest, musée qui aujourd'hui, après vérification, garde la mémoire d'un tableau portant ce titre, signé Lagrenée, entré dans ses collections en 1885, et mesurant 61 x 75cm¹⁰. L'absence de tout moyen de vérification possible ne nous permet pas, malheureusement, de vérifier si cette oeuvre, acquise auprès « d'une ancienne collection de Rouen » et qui avait fait partie des collections du musée de la Halle au blé jusqu'à la destruction de la ville lors des bombardements de la seconde guerre mondiale, était celle datée des années 1785 et si elle dérivait de l'esquisse du musée Lambinet. Si c'était le cas, ce dernier conserverait le seul souvenir d'une oeuvre disparue à jamais.

Une esquisse du XVIII^e siècle

Peinte à l'huile sur une double préparation, la première argileuse de couleur rouge et à la colle, la seconde grise et à l'huile, cette esquisse emploie manifestement les techniques utilisées au XVIII^e siècle, et notamment par Louis Lagrenée. La touche est rapide et vive, et campe les principaux personnages : à droite Putiphar forme un axe solide en pendant à celui formé par Joseph debout de l'autre côté. Au centre, la femme de Putiphar permet un lien entre les deux masses, et reprend de son bras horizontal le mouvement de la draperie déployée à l'arrière, auquel répond le manteau étendu au - devant. Cette forme de composition, souvent utilisée par Lagrenée dans ses tableaux d'histoire, (*Cléopâtre expirante*, 1755, Musée des Beaux-Arts de Pau, *La Mort de la femme de Darius*, 1785, Paris Musée du Louvre) correspond aussi à celle qui fut abondamment recommandée pour l'esquisse et notamment par Roger de Piles : « Il faut que les objets séparés s'unissent à leur fond pour ne faire qu'une masse, laquelle serve de repos aux principaux objets »¹¹. Le comte de Caylus souligne quant à lui que « les figures contrastent, il est vrai que les unes sont souvent couchées sur le devant souvent dans un sens contraire à celui qui doit faire leur objet, les autres sont inclinées ou disposées sur le second plan pour conduire à la figure principale ; en un mot la chaîne est bien faite »¹².

³ Les tableaux ont été vendus 600 livres chacun. *Op. cit.*

⁴ 10 pouces x 9 pouces, d'après le livret de Salon, ce qui correspond à environ 25,5cm x 22,8 cm

⁵ Mentionné également dans le livre de raison de l'artiste sous le numéro 157, *op. cit.*

⁶ *Œuvres de Denis Diderot*, tome II Paris, chez J.L.J. Brière, 1876, pages 53-54

⁷ Numéro 349 du livre de raison, *op. cit.*

⁸ *Tableaux esquisses, gouaches, dessins, laques, médailles* : vente du 12 novembre. 1814(INHA)

⁹ Bénézit, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs dessinateurs et graveurs*, Paris Gründ, édition de 1976, mais encore de 1991. Evoqué par Marc Sandoz, *op. cit.*

¹⁰ Je remercie le musée des Beaux-Arts de Brest et M. Angoujart d'avoir vérifié dans les fonds d'archives miraculeusement sauvés des bombardements.

¹¹ Roger de Piles, *Cours de peinture par principes*, 1708, réédition Nîmes 1990

¹² Caylus, « Discours sur la composition » (5 décembre 1750), édition A. Fontaine, 1910, cité par Christian Michel dans *L'Apothéose du geste, l'esquisse peinte au siècle de Boucher*, Hazan, 2003

Malheureusement, la toile avait subi de nombreux repeints, qui masquaient certains détails comme par exemple le turban de Putiphar, orné d'une plume. Plusieurs campagnes de restauration successives avaient en effet eu lieu, à la fois pour nettoyer l'œuvre, mais aussi pour pallier à des pertes de matière. Il avait été préconisé de maroufler la toile sur un panneau de bois, et de consolider la couche picturale avec un vernis synthétique, deux solutions sans doute utiles autrefois mais qui ont de nos jours aggravé la dégradation de l'œuvre. Une fois dégagée, la touche de l'artiste réapparaît malheureusement très usée, notamment dans la partie gauche, qui contraste fortement avec la partie droite, dont la vivacité du pinceau permet de sentir les qualités du peintre. Même si l'esquisse est éloignée de la manière porcelainée que l'on reconnaît chez Lagrenée, on y retrouve peut-être sa façon de décrire le corps féminin (petite tête ronde, seins menus), ainsi que le profil barbu des hommes âgés. On retrouve aussi un certain nombre de détails visibles dans *Cléopâtre expirante*¹³, et dans *La Mort de la femme de Darius*¹⁴: l'aiguière posée sur une table, l'usage du mobilier bas, le double matelas au pied duquel sont tombés quelques objets, les gestes véhéments et didactiques.

Il serait fort intéressant de pouvoir comparer avec une autre esquisse de la main de Louis Lagrenée afin d'étayer l'attribution mais elles restent extrêmement rares. Pierre Rosenberg a noté l'existence d'une esquisse pour *La mort de la femme de Darius*, faussement attribuée à David, et faisant partie de la collection de Gaston Palewski au conseil constitutionnel¹⁵, mais nous n'avons pas pu la voir. Parmi les dessins de l'artiste, on peut tenter un rapprochement avec les œuvres conservées à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris et notamment avec *Isaac reconnu par son fils*¹⁶ et *La fuite en Égypte*¹⁷ Réalisés à la plume, à l'encre noire, lavis brun, et rehauts de blanc sur papier bleu, ces dessins aux qualités picturales souffrent sans doute la comparaison avec une esquisse peinte, et diffèrent des académies à la sanguine où la ligne prime. On y retrouve la même propension à travailler les masses en utilisant les effets de lumière, un trait vigoureux et rapide. Il est tentant, lorsque l'on parle d'esquisse, d'évoquer aussi la main possible de Jean-Jacques Lagrenée le jeune,¹⁸ dont les dessins enlevés à la manière de l'ébauche sont nombreux. Mais Louis Lagrenée l'aîné semble cependant avoir beaucoup pratiqué l'esquisse, et notamment l'esquisse peinte.

Le rôle de l'esquisse chez Lagrenée

Si peu d'esquisses peintes de la main de Louis Lagrenée nous sont connues aujourd'hui, le travail préparatoire semble avoir tenu, paradoxalement, une grande place dans le processus créatif de cet artiste. Sans que les dessins cités plus hauts ne soient rapprochés de tableaux définitifs, il est indéniable qu'ils participent d'un travail d'investigation et de réflexion. Louis Lagrenée emploie d'ailleurs à ce sujet un vocabulaire très démonstratif dans son livre de raison : il mentionne les « dessins préparatoires » notamment pour la gravure¹⁹, les « esquisses arrêtées fort grandes »²⁰, « les esquisses plus petites » dérivées des précédentes, et enfin les « esquisses terminées », ce qui montre qu'il existait une véritable hiérarchie dans l'esquisse. Notre *Joseph et Putiphar* serait ainsi un « bozzetto », une petite esquisse, où l'artiste jeta son idée première. Les études « terminées » sont illustrées par la *Tête de vieillard* du château de Compiègne, préparatoire sans doute à la figure de vieillard située très à droite dans *La Mort de la femme de Darius*, ou par *La Mélancolie* une étude très soignée, sans doute pour le personnage pensif assis au centre du même tableau. Lagrenée a donc laissé quelques traces d'un travail minutieux, basé sur de multiples étapes de préparation. Il n'est certes pas le seul, et il est intéressant de rappeler que « pour les artistes de la génération 1700 (Boucher, Van Loo Natoire) formés par de Troy et Lemoyne et par leur séjour italien, l'esquisse peinte est primordiale et s'impose (...) C'est surtout le rôle de l'École royale des élèves protégés [où Lagrenée a été formé] qu'il convient de souligner car elle forma des virtuoses de l'esquisse au point que des risques de confusion subsistent encore » déclare fort justement Dominique Jacquot²¹.

¹³ INV67.7.1, huile sur toile, 1755, Musée des Beaux-arts de Pau

¹⁴ INV20142, huile sur toile, 1785, Musée du Louvre

¹⁵ Note recueillie dans le dossier d'œuvre de *La mort de la femme de Darius*, Musée du Louvre

¹⁶ INV PM 2735

¹⁷ INV PM 248

¹⁸ De 14 ans plus jeune, il fut formé par son frère Louis et copia un certain nombre de ses œuvres, dans une manière très vigoureuse

¹⁹ Numéros 200 et 201 du livre de raison, « deux dessins préparatoires pour graver à la manière de crayon », *op. cit.*

²⁰ Numéro 321 du livre de raison, « une esquisse arrêtée fort grande pour les deux veuves d'un officier indien », suivie d'une « autre petite esquisse pour M. l'abbé Landos, prêtre de Saint-Louis », *op. cit.*

²¹ Dominique Jacquot, « La licence de l'esquisse » dans *L'apothéose du geste, L'esquisse peinte au siècle de Boucher et Fragonard*,

Lagrenée semble d'ailleurs beaucoup considérer ces esquisses, puisqu'il les consigne dans ce livre de raison, en leur donnant un numéro, et donc un statut. Surtout, il en fait cadeau, comme à M. Trouard, (peut-être l'architecte), à M. Le Moyne, le sculpteur, ou bien il les vend, notamment au Comte d'Auvray (120 livres pour 4 esquisses), au Comte de Belfort²², au Président Bernard²³. Les prix indiqués évoluent tout au long de la carrière, mais semblent refléter le degré de finition de l'esquisse : les petites esquisses sont évaluées à 100 livres environ, alors que les esquisses abouties le sont à 1000 livres²⁴, ou même à 6000 livres²⁵, ce qui équivaut au prix de certains tableaux finis (1000 livres pour *Les Trois grâces au bain*, livré pour le marquis de Marigny, numéro 209 du livre de raison, 6000 livres pour *Les Deux veuves d'un Officier indien*, numéro 320 du livre). À la Révolution, il vend quelques œuvres « contre des assignats » et sort probablement de ses cartons « deux grandes esquisses faites à Rome étant pensionnaire dans mon premier voyage représentant Horace chargé des dépouilles des vaincus Curiaces »²⁶ afin d'en tirer profit. L'esquisse a donc une valeur marchande.

Ceci d'ailleurs ne fait que refléter l'engouement pour le « far presto » au dix-huitième siècle, pour ce tracé rapide qui reflète le génie selon Cochin, la chaleur selon Roger de Piles, comme l'a relevé Christian Michel lors de l'exposition « L'apothéose du geste, l'esquisse peinte au siècle de Boucher et de Fragonard ». Louis Lagrenée lui-même évoque « deux petits tableaux peints à la primma » et vendus en tant que tel au Vicomte de Cossé.²⁷ Il n'est pas inutile de rappeler que l'esquisse de François Boucher pour *La Prédication de Saint Jean-Baptiste*, (musée Lambinet), avait appartenu au peintre Jean-Baptiste Deshayes, qui lui-même collectionnait et vendait des esquisses. Hyacinthe Collin de Vermont, de son côté, avait exposé les esquisses de la *Cyropédie*, également conservées en partie au musée Lambinet, comme s'il s'agissait d'œuvres à part entière, au Salon de 1737.

Joseph et Putiphar, un Orient documenté ?

Tiré du livre de la Genèse, le récit biblique met en scène Joseph, fils de Jacob, vendu comme esclave en Égypte, où il a pour maître un officier de Pharaon nommé Putiphar. Or la femme de Putiphar tente de séduire Joseph, qui repousse ses avances. Elle l'accuse alors d'avoir essayé de la violer. Putiphar, qui la croit sur parole, fait incarcérer Joseph. Celui-ci restera en prison pendant deux ans, jusqu'à ce que Pharaon reconnaisse sa valeur et lui donne le commandement de l'Égypte.²⁸ Lagrenée semble s'être documenté sur l'histoire antique et sur la descriptions des modes de vie des peuples anciens, en puisant notamment dans l'ouvrage de Charles Rollin, *L'histoire ancienne*²⁹. Peut-être à des fins pédagogiques,³⁰ à la manière de Dandré-Bardon à l'école royale des élèves protégés, il consigne les grands moments de l'histoire antique, depuis l'histoire d'Alexandre jusqu'à la mort de Cléopâtre ou à celle de Caligula, précise les circonstances, détaille les costumes. Toutefois, les références bibliques sont plus laconiques, et n'évoquent pas l'histoire de Joseph et Putiphar, sans doute parce qu'elle ne mérite pas à ses yeux une explication savante. Dans tous les cas, il représente Putiphar comme il aurait traité un conseiller du roi de Perse avec un turban et une aigrette : « Les Rois des Perses portaient sur la tête une tiare ; c'était un turban avec une espèce de coiffure dont l'aigrette était droite ; les sept conseillers avaient aussi une aigrette mais elle était couchée et en avant, tous les autres la portaient couchée et en arrière ». Rien de véritablement égyptien dans cela, mais une allure orientale certaine. Comme le souligne Marc Sandoz³¹, on peut ranger ce tableau dans le genre de la « Bible galante », qui au lieu d'enseigner ou d'édifier fait place à une intrigue amoureuse, presque décrite comme on le ferait dans un salon du dix-huitième siècle.

Musées des Beaux-Arts de Strasbourg et de Tours, Hazan, 2003

²² Numéro 326 du livre de raison « une autre petite esquisse pour *La mort de la femme de Darius* » et 329 « une fort grande esquisse arrêtée pour Alexandre et le Satrape », 1200 livres, *op. cit*

²³ Numéros 329 et 329 du livre de raison, « une fort grande esquisse arrêtée pour *Alexandre et le Satrape* », 1200 livres, *Ibidem*.

²⁴ Numéro 99, « esquisse pour le plafond de la galerie du palais de l'Impératrice », *Ibidem*

²⁵ Numéro 325, « esquisse arrêtée pour la femme de Darius », *Ibidem*

²⁶ Livre de raison, *Ibidem*

²⁷ « L'un représente Alphée et Aréthuse et l'autre Pygmalion », numéros 249 et 250 du livre de raison, *op. cit*.

²⁸ Livre de la Genèse 41:37-43

²⁹ Probablement *L'Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs...*, Paris, 1730-1738, 13 tomes en 14 volumes

³⁰ Voir par exemple « costume des Perses », page 9 du livre de raison, *op.cit*.

³¹ Marc Sandoz, *Les Lagrenée*, *op.cit*.

Toutefois, il faut souligner l'évolution de la pensée de l'artiste, qui abandonne la veine érotique du tableau de 1767 pour aborder au contraire la valeur morale du sujet. Si Diderot dénonçait « les peintres qui manquent de verve, mais qui ont du métier et une jolie couleur, (...) et demeurent insupportables dans les grands, car il faut beaucoup de feu sacré pour chauffer, pour animer une composition historique ou allégorique »³², nous sommes bien en peine, même dans une esquisse peinte, pourtant spontanée, et dans un travail daté certainement des années 1780, de trouver du tragique dans l'attitude de Putiphar quand Joseph semble seulement tout étonné de son sort. Lagrenée se situe à un moment de transition dans l'évolution du goût. Si la manière de Lagrenée n'est pas encore celle d'un David, le jugement de Diderot, repris par tous les commentateurs du XIXe siècle, reste toutefois bien sévère.

Marion Schaack-Millet
Coordinatrice scientifique

Figure page 1 : Louis Jean-François Lagrenée (attr.), *Joseph et Putiphar*, huile sur toile, vers 1780, musée Lambinet, ville de Versailles, INV. 535

Musée Lambinet- 54 boulevard de la Reine, 78000 Versailles- 01 30 97 28 75

³² Denis Diderot, Salon de 1767, in *Œuvres de Denis Diderot*, op. cit